

ANALYSE FPS - 2017

La lesbienne acceptable



Femmes Prévoyantes Socialistes
www.femmesprevoyantes.be



Intolérance et liberté d'expression : quelles limites – FPS 2017

Anna Metral
Rédactrice externe

Avec la contribution de Marie-Anaïs Simon

Éditrice responsable : Carmen Castellano, Place St-Jean, 1-2, 1000 Bruxelles.
Tel : 02/515 04 01



Introduction

Entre pression à rentrer dans un schéma hétéronormatif, revendication politique de son orientation sexuelle et volonté de simplement vivre sa vie, il semble aujourd'hui compliqué de se définir et s'assumer sans susciter des réactions d'homophobie ordinaire teintées bien souvent de paternalisme et de bons sentiments. Cette analyse rappelle quelques vérités souvent oubliées : la lesbienne idéale n'existe pas, sa sexualité n'a pas de guide d'usage à suivre à la lettre, et finalement : elle n'est pas une bête de foire ou un fantasme en libre accès.

La lesbienne idéale (n'existe pas)

Au début des années 2010, l'humoriste Océanrosemarie joue sur scène son spectacle « La lesbienne invisible ». Elle y parle des difficultés, en tant que lesbienne utilisant les codes traditionnels de la féminité (robe, décolleté, maquillage, etc.) à s'affirmer comme telle. Une femme qui porte les cheveux longs et du rouge à lèvres ? Elle ne correspondrait pas assez aux stéréotypes associés à LA lesbienne : grosses chaussures, cheveux courts, pantalons larges et chemises en flanelle (essayez donc de faire plus cliché !). À l'image de certain-e-s parlant du 8 mars comme de la journée de LA femme, il n'existerait donc qu'un modèle unique ?

À une extrémité du spectre lesbien (s'il existe), les « butchs », lesbiennes utilisant des codes attribués traditionnellement au genre masculin, se voient rejetées, car leur apparence est à des années-lumière de la ménagère idéale des années 50. Le film « Gender Troubles : the butches » illustre même la façon dont elles se voient parfois contestées, car elles « imiteraient » ou « voudraient secrètement être des hommes », sans oser franchir le pas. L'idée de revenir sur la définition de ce que c'est "être une femme" ne semble pas s'envisager.

De l'autre côté, les « fems », lesbiennes embrassant les codes de la féminité, se voient refuser leur identité lesbienne, car rentrant trop parfaitement dans un physique hétéronormé. Il semble que ce soit trop insupportable que des femmes choisissant d'utiliser des codes pouvant potentiellement les apparenter à l'hétérosexualité puissent finalement ne pas s'y retrouver.

Récemment, Océanrosemarie participait au podcast « La Poudre »¹ et revenait sur ce sujet : « Après mon spectacle, j'ai eu pas mal d'interviews. J'ai compris comment le fait d'être féminine pouvait

¹ À écouter ici : <https://soundcloud.com/nouvelles-ecoutes/la-poudre-episode-13-oceanrosemarie>



jouer contre ma cause parce que tout à coup je devenais la bonne lesbienne, la lesbienne présentable. On me disait “Toi ça va”, en gros ça voulait dire “Toi t’as l’air hétéro donc on te supporte”. »

Si elle n’est pas trop visiblement « lesbienne », c’est-à-dire « masculine », si finalement il est possible de gommer son orientation sexuelle, elle deviendrait presque la lesbienne idéale. « J’ai commencé à tiquer, j’ai pris peur, je ne voulais pas devenir cette lesbienne de service qui conforte une majorité qui est quand même homophobe et qui me tolère parce que je reste “normative”. J’ai donc commencé à radicaliser mon discours. »

La conclusion est simple : qu’importe notre apparence, nos choix vestimentaires, nos coiffures, notre attitude, notre silhouette : quelque chose ne va pas. Nous sommes soit trop lesbiennes, soit pas assez.

Une sexualité lesbienne niée

Cette pression très forte sur l’apparence physique découle des normes de genre qui dominent notre société, divisant les gens et la façon qu’ils ont de se représenter entre une identité féminine et une identité masculine. Des normes de genre qui agissent comme soutien, moteur et relais du modèle dominant de l’hétérosexualité, et qu’une orientation sexuelle différente vient chambouler.

Cette dichotomie masculin-féminin se retrouve aussi dans les relations de couple et notamment dans la sexualité. Même concernant les relations homosexuelles, l’imaginaire collectif suit un schéma binaire et a une définition extrêmement limitée de ce qu’est la sexualité : un-e dominant-e devant correspondre au masculin, un-e dominé-e devant correspondre au féminin, un-e actif-ve face à un-e passif-ve, un rapport sexuel est défini comme la pénétration d’une femme par un homme.

Revient alors cette idée : les lesbiennes ne feraient pas l’amour, ou du moins « pas vraiment ». Toute autre pratique étant rejetée au stade de « préliminaires », la pénétration vaginale par un pénis est considérée comme la seule « vraie » sexualité, l’unique, la légitime, l’autorisée. Pas de pénétration par un pénis donc pas de « vraie » sexualité entre filles. Cette sexualité lesbienne est niée parce que trop éloignée de ce que la société conçoit comme sexualité, participant à l’invisibilisation du lesbianisme et à sa non-acceptation.



Mais doit-on vraiment limiter la définition d'un rapport sexuel à cela ? Ce serait triste. En éclatant ces codes, le champ des possibles s'ouvre alors : comment définit-on un rapport sexuel ? En fonction d'une position, d'une action précise, d'un état de jouissance atteint et atteint par qui ?

Commençons par admettre qu'une relation entre deux personnes du même sexe ne répond pas précisément à la logique hétérosexuelle et évitons de la juger en fonction de codes et de préjugés qui ne s'y appliquent pas.

Arrêtons de nous excuser

Encore aujourd'hui, l'éducation et la socialisation des filles et des femmes les poussent à réitérer par habitude des comportements qui les minorisent : ne pas occuper l'espace physique ou verbal, moins élever la voix, moins se faire remarquer ; de même, elles intériorisent l'injonction d'être gentille, douce, empathique. Il n'en faut pas beaucoup plus pour se laisser marcher dessus et ne pas oser répliquer. Trop souvent, la curiosité de certain-e-s se transforme en voyeurisme désinhibé quand il s'agit de femmes. Comment tu couches ? Qu'est-ce que tu fais au lit ? Je peux me joindre à vous ? Stop.

Nous n'avons pas à disséquer notre intimité sous prétexte que notre orientation sexuelle ou notre identité de genre sortent des normes hétérosexuées dominantes. Nous ne sommes pas des curiosités, des attractions, nous ne devrions pas non plus être sur le banc des accusé-e-s. Arrêtons de nous justifier, d'excuser les questions déplacées, d'être constamment compréhensif-ve-s envers les autres.

Avoir une orientation sexuelle non-hétérosexuelle ou définir son genre hors de la binarité masculin-féminin ne devrait plus obliger à passer par un « coming-out », une explication, une déclaration. Il est temps d'utiliser un langage plus inclusif, de ne pas présumer directement de la vie, de la situation d'autres que soi. Il est enfin temps de normaliser l'expérience de chacun-e.

La domination masculine dans la communauté LGBTQI

En parlant de sexisme : où sont les femmes, où sont les lesbiennes ? L'espace public privilégie les hommes, et la géographie sociale de la communauté LGBTQI ne fait pas exception. Allez vous balader un samedi soir aux alentours de la rue du marché au charbon dans le centre de Bruxelles : une marée



d'hommes et quelques femmes qui slaloment entre ceux-ci. Outre les bars et saunas permanents, de nombreuses soirées régulières s'y tiennent : Los Ninos, Vicuna, la Démence, la Flash Tea Dance...

L'espace virtuel est lui aussi investi et semble bien plus utilisé par la gent masculine. Quelques rares applications réservées aux femmes existent : Brenda, Wapa et majoritairement Tinder. Du côté des hommes, Tinder a aussi sa place, aux côtés de Grindr, Planet Romeo, Hornet, Scruff...

Néanmoins, Bruxelles est bien lotie concernant les événements lesbiens même s'ils restent ponctuels et qu'aucun lieu spécifiquement dédié au public lesbien n'existe de façon permanente dans la capitale belge. On peut citer des événements mixtes : Catclub, apéros et soirées Chaudières, festivals Pink Screens et Massimadi... et des soirées (presque) exclusivement pour femmes : M (iii) aou Party, Mon Cul Ta Praline, apéritifs lesbiens de Madame Charvet, bar Mothers & Daughters, Velvet 69, et les festivals Girls Heart Brussel ou le L-Festival.

Quand le patriarcat se double de racisme

Il n'y a pas que le sexisme qui réussit à s'immiscer dans le monde LGBTQI, le racisme, lui aussi s'invite bien trop souvent à la fête. Instrumentalisation par l'extrême droite², racisme systémique³ et invisibilisation des minorités ethnoculturelles sont autant de portes d'entrée sournoises par lesquelles l'intolérance s'engouffre. Comme le soulignait Paola Bacchetta, professeure du département des études de genre à l'université de Berkeley, en Californie interrogée par Slate⁴ «dans les communautés LGBTQ, le problème majeur reste la présupposition qu'il existe, "une identité queer universelle" qui sert à mesurer et juger la conformité des LGBTQ de couleur à cette identité». En découle alors un modèle ou l'« homosexualité blanche » est érigée comme une norme pour tous. Face à ce racisme intracommunautaire, de nombreuses initiatives émergent un peu partout. En Belgique, on peut souligner le travail de l'association Merhaba qui défend les LGBTQI appartenant à des minorités ethnoculturelles et le festival des films LGBT d'Afrique et de ses diasporas Massimadi qui redonne de la visibilité à des réalités souvent oubliées. En France, les Lesbiennes Of Color (LOCs) regroupe des féministes lesbiennes originaires d'Afrique, des Amériques, des Antilles, des Caraïbes, du Moyen-

² Ce phénomène a très clairement pu être observé après l'attaque homophobe du Pulse à Orlando, lorsque le FN notamment en a profité pour faire des amalgames puants et tenter de mobiliser les voix des lesbiennes, des gays, des bi et des trans, contre les immigrés et les musulmans.

³ Reproduction naïve des rapports de domination basés sur la « race » (au sens sociologique)

⁴ <http://www.slate.fr/story/128672/queers-francais-racismes> « «Je pensais que le milieu gay serait épargné par le racisme. J'ai vite déchanté»



Orient et d'Asie qui questionnent, sans tabou la présence de ces deux invités indésirables dans les mouvements LGBTQI, j'ai nommé le racisme et le patriarcat.

Conclusion

Être lesbienne dans une société patriarcale, ce n'est donc pas de tout repos, d'autant plus si on n'est pas blanche. Il est grand temps de changer cela ! Nous devons aujourd'hui apprendre à déconstruire les stéréotypes et les injonctions qui nous enferment tou-te-s dans une vision hétéronormée de la société, des relations et même de la sexualité. Les lesbiennes, comme tout-e un-e chacun-e, devraient pouvoir s'habiller, se comporter et s'aimer sans devoir se référer ou se justifier au modèle hétérosexuel et binaire. Par ailleurs, combattre le sexisme et le racisme intracommunautaire reste urgent. Il est important que les femmes et les minorités ethnoculturelles puissent prendre leur place au sein de la communauté LGBTQI en se réappropriant notamment l'espace physique et verbal.

QUI SOMMES-NOUS ?

Nous sommes un mouvement féministe de gauche, laïque et progressiste, actif dans le domaine de la santé et de la citoyenneté. Regroupant 9 régionales et plus de 200 comités locaux, nous organisons de nombreuses activités d'éducation permanente sur l'ensemble du territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

En tant que mouvement de pression et de revendications politiques, nous menons des actions et militons pour les droits des femmes : émancipation, égalité des sexes, évolution des mentalités, nouveaux rapports sociaux, parité, etc.

Nous faisons partie du réseau associatif de Solidaris. En tant que mouvement mutualiste, nous menons des actions et militons contre les inégalités de santé.

Toutes nos analyses et nos études sont disponibles sur notre site :

www.femmesprevoyantes.be



Avec le soutien de :

